COMPTE-RENDU, concert. MARSEILLE, Samedi 10 novembre 2018, récital de clavecin : Christine Lecoin. François Couperin.

COMPTE-RENDU, concert. MARSEILLE, Samedi 10 novembre 2018, récital de clavecin : Christine Lecoin. François Couperin. Heureuse idée, en effet, que de célébrer le jour de la naissance du grand musicien par un brillant récital de clavecin par une de ses meilleurs interprètes, **Christine Lecoin**. Pianiste et claveciniste, en 1990, elle est l'unique française sélectionnée pour participer à la Master class de Gustav Leonhardt au Symposium International de Clavecin d'Utrecht (Pays Bas), invitée ensuite pendant quatre ans, à travailler avec lui à Cologne. L'an d'après, lauréate du Premier Prix du Concours International de Clavecin de la fondation Spivey (Atlanta, USA), elle se promène en soliste aux États-Unis et en Europe. Sans abandonner les concerts solistes ou de continuiste dans des ensembles baroques, désormais fixée à Marseille, elle est Professeur d'Enseignement Artistique en clavecin au Conservatoire National de Région, appréciée d'élèves attentifs à sa douce rigueur pédagogique. C'est dans la belle bastide de la Magalone, où elle prodigue aussi ses cours, qu'elle donnait un sensible et élégant récital à l'image même, sonore, du musicien qu'elle servait.

La Magalone



Il y a des lieux privilégiés où la musique se love en un acte d’amour Symétriquement en face de la toujours moderne « Cité radieuse » de Le Corbusier, franchie la ligne du majestueux boulevard Michelet, un mur aveugle d’où débordent des arbres curieux. Un portail à l’ancienne ; un parc de buis taillés, géométrique bassin et fontaine, allées dont la raideur rectiligne à la française est déjouée par la fantaisie exotique de palmiers mêlés aux platanes (introduits en Europe au XVIIIe siècle), et magnolias, jardin peuplé de quelques statues : un chemin conduit nonchalamment à la belle Magalone, harmonieuse bastide entre XVIIe et XVIIIe siècles, façade et fronton classiques avec des réminiscences baroques. Sa vaste

salle d’entrée, scandée de deux majestueux escaliers symétriques aux rampes en fer forgé, sous deux arcs en anse de panier du XVIIIe, portes soulignées de trumeaux et cartouches en style rocaille ornés de trophées dorés aux murs, est un intime salon de musique ancien pour un public choisi : atmosphère et proportion exacte des concerts d’autrefois.

Concert français

Lieu rêvé pour ce clavecin vert, la musique qui s’y va donner, et cette instrumentiste blonde joliment longiligne, ensemble pantalon corsaire noir et ceinture ceinte d’or, d’élégantes espadrilles aux lacets montant sur le mollet. L’expliquant avec le naturel souriant de la pédagogue, elle prend la pose imposée par Couperin même : la jambe face au public allongée sous l’instrument forcément sans pédale. Le compositeur, nous dit-elle, dans les préfaces de ses quatre livres de clavecin (1713, 1722, 1730) priait les interprètes, de respecter à la lettre ses partitions, sans ajout ni omission ; dans L’Art de toucher le clavecin (1716 et 1717), le professeur exposait une méthode pratique de jeu, cette position du corps, des doigts, et, surtout, la manière de réaliser les d’agréments. En commentant, spécialiste scrupuleuse, Christine Lecoin, physiquement, entre donc déjà en Couperin avant d’entrer dans sa musique, mais trouvera dans les contraintes, si chères à Valéry, sa paradoxale liberté.



Évidemment, on ne saurait réduire à l’unité du semblable les deux-cent-vingt-six pièces composées par Couperin. L’interprète en a choisi quinze, qui la définissent quelque peu par son choix autant qu’elles dessinent un univers du musicien, alternant, dans la manière baroque, le vif et le lent, le gai et le grave. Wanda Landowska, à qui l’on doit la renaissance de l’instrument au XXe siècle, parlait du « noble ferraillement » du clavecin, sonore image belliqueuse, qui valait sans doute pour le sien, un Pleyel bien particulier, mais sans doute pas pour Couperin.

Homme bien de son temps à cheval sur deux siècles, entrant dans une période rococo qui, après les lourdeurs et pesanteurs grandiloquentes des fastes compassés d’un Versailles crépusculaires, déserte ses immenses galeries, préfère l’intimité heureuse des salons en ville, les formes légères et brèves en art. C’est toute l’esthétique, je dirais l’éthique

du plaisir : Les idées heureuses d'une Régence délivrée de ce poids.

Classés selon des Ordres, appellation particulière, aussi étranges que ses Baricades mistérieuse[sic],aux obsédants amas brumeux d'accords dans le grave, ces pièces courtes, assurément, sont de sortes d'aphorismes musicaux à la touche rapide dirait-on en terminologie picturale, qui sera plus tard en faveur dans la peinture galante des Boucher, Fragonard, Tiepolo (La Voluptueuse, La Favorite, La Ténébreuse), des tableautins peignant explicitement des scènes campagnardes idylliques dans le goût pastoral du temps (Les Moissonneurs, Les Bergeries), un énigmatique animal Amphibie indéterminé, des portraits peut-être pensés à façon de La Bruyère (La Visionnaire, La Ténébreuse, La Lugubre, La Charolaise), ou un catalogue plaisant d'objets dans un style plaisamment représentatif (Le Tic-toc, Le Réveille-matin), sans oublier une adorable cantilène berceuse, Dodo ou l'amour au berceau, où l'amoureux XVIIIe siècle, plus qu'un bébé ou Jésus, ne voyait sûrement que Cupidon.

Des titres donc par lesquels Couperin, sans les négliger (Canaries), dépassait la traditionnelle suite de danses en enfilade, celles-ci servant dans cet échantillon, d'indication de forme, de rythme –ou de signe ou clin d'œil d'identification à ses mystérieux portraits : La Ténébreuse, c'est une « Allemande » ; La Lugubre est une « sarabande », d'origine espagnole, renvoyant, par un ironique renversement cette danse picaresque vive (on en a gardé l'expression « Faire la sarabande »), à la gravité prêtée alors au peuple espagnol ; La Favorite est marquée par une « chaconne en rondeau », danse aussi espagnole, mais à la formule réitérative variée, allusion peut-être malicieuse à la ronde incessante des favorites répétées. Qui sait, autant d'hypothèses que nous proposons à ces devinettes mignardes au charme piquant mais mystérieux.

En tous les cas, l'expressivité de l'interprète, tenue

fidèlement par ces titres souvent énigmatiques de Couperin et ses révélatrices indications de tempo et de caractère (« Gravement, noblement, gaiement, naïvement, vivement, tendrement, légèrement… ») dessine à nos oreilles certes non une musique pléonastiquement figurative, mais peuplées de figures par lesquelles, leur donnant un sens, elle éveille nos sensations, nos visions, nos images : l'œil et l'oreille ravis.

C'est que le charme du clavecin, incapable d'enfler ou de diminuer le son, sans le forteraccoleur d'autres instruments qui nous tiennent à distance, sans le pianoqui invite à aller chercher la musique, convie à se laisser éclabousser par un flot délicat et délicieux mais entier, par sa fraîcheur ruisselante comme la blondeur solaire de la claveciniste semblait auréolée du nimbe argentin des notes.

Cependant, les limites de l'instrument sont habilement fardées ou dépassées par la virtuose : passant avec une prestesse de prestidigitatrice du registre aigu au grave, c'est bien l'illusion du passage de piano au forte que nous donne Lecoin (Les Bergeries). La dextérité, la célérité de ses agréments, pincés simples ou doubles, ports de voix, tremblements, batteries de croches, trilles, notes très vertigineusement rapprochées, semblent les lier, prolonger la durée du son, colorent une palette de nuances qu'on dénie à tort à l'instrument. Si bien que la netteté précise du son n'empêche pas de doux éclats satinés, diaprés, chatoyants, moelleux, vaporeux : art, artifice de la technicienne bien imprégnée d'un temps se plaisant aux trompe-l'œil, qui nous jouant aussi, voluptueusement, de l'illusion d'oreille.

Vers la fin du concert, la salle comble, la chaleur des spots affecte un peu la justice et justesse des cordes mais, finalement, pour une oreille contemporaine, délicatesse de plus à savourer comme le fin scintillement d'eau d'une fine cascade, poussière lumineuse irisée par le soleil, se vaporise en arc-en-ciel léger sous le soupir joueur d'un aimable

zéphyr.

COMPTE-RENDU, concert. MARSEILLE, Samedi 10 novembre 2018, récital de clavecin : Christine Lecoin. François Couperin.

Les idées heureuses

Pour les 350 ans de Couperin
(10 novembre 1668 – 22 septembre 1733)

Récital de clavecin
Christine Lecoin

Samedi 10 novembre 2018, Bastide de la Magalone,
Marseille

ONL, LILLE. Mari Samuelsen joue les Saisons de Vivaldi à Piazzolla

LILLE, ONL, Mari Samuelsen, les 6 et 7 déc 2018. Les Quatre saisons, de Venise à Buenos Aires. L'Orchestre retrouve **la violoniste norvégienne Mari Samuelsen**, (après sa première venue en mars 2017) dans un concert où sa sensibilité nordique, affûtée, intérieure fait dialoguer Vivaldi, Pärt, Piazzolla, sur le thème éternel des … SAISONS. Au programme des 6 et 7 décembre prochains à l'Auditorium du Nouveau Siècle à Lille, les inusables Quatre Saisons de Vivaldi… mais recomposées par le compositeur et arrangeur Max Richter qui joue des rythmes et des cellules mélodiques pour en déduire une série de nouvelles variations, certaines dans l'esprit de Glass, d'une évidente scansion hypnotique.

Sur son Stradivarius «Duc d'Edimbourg» de 1724, la violoniste dirige les musiciens lillois dans les célèbres Quatre Saisons de Vivaldi, auxquelles se joignent deux extraits sur le même thème signés Astor Piazzolla ; rend hommage au violoniste letton Gidon Kremmer dans deux pièces de Pärt et Vasks.

Au début des années 1970, **Arvo Pärt** s'interroge sur le sens de la musique et la forme de son écriture propre : après un silence de cinq ans, le compositeur estonien reprend parole et musique en défendant un nouveau style (le « tintinabulisme »), dont la pièce Fratres pour violon et piano (1977) est l'un des emblèmes les saisissants, lui aussi intemporel, flottant, suspendu et très intense. S'en sont suivies ensuite plusieurs autres versions, dont celle pour violon, orchestre à cordes et percussions, de 1992 (séquence harmonique, structure répétitive assurée par les instruments graves). Mari Samuelsen a choisi également
Figure tutélaire du programme,« Ventulais engelis du letton

Pēteris Vasks
est un petit Concerto pour violon et cordes, créé en 2006. On y détecte une forte charge émotionnelle, celle d'un ange regardant l'humanité sur sa planète, avec … amour et tristesse.

Astor Piazzolla
Encouragé et porté par sa formation (courte) à Paris auprès auprès de Nadia Boulanger, le compositeur argentin conçoit le tango comme un genre «savant». Les Quatre Saisons de Buenos Aires ne constituent pas à l'origine un cycle unitaire.
Verano Porteno (L'été «portègne») a été écrit isolément en 1964-1965 et l'intégralité du cycle fut créé lors le 19 mai 1970. En 1999, Gidon Kremer commande une orchestration pour violon solo et cordes au compositeur russe Leonid Desyanitkov, qui ajouta des citations des Quatre Saisons de Vivaldi, là où Piazzolla n'en avait conçu que des allusions

VIVALDI, peinture et poète



Publié dans Il cimento dell'armonia e dell'inventione (Le combat de l'harmonie et de l'invention) en 1725, le recueil de quatre concertos pour violon est explicité par un texte détaillant chaque séquence, de sa propre conception : il est donc aussi librettiste. Chaque saison comporte trois mouvements vif-lent-vif, et alterne les pages entre le soliste et les tutti. Virtuose du violon, Vivaldi transcende le genre instrumental grâce à la poésie d'une expressivité ineffable et jamais écoutée avant lui. L'harmonie et les effets techniques sur les cordes sont évidemment au service d'une pensée musicale qui se fait pure poésie, exprimant tout le souffle et les imaginaires de son sujet. Comme un peintre, songeons à ses contemporains vénitiens au XVIIIè, les paysagistes (vedutistes), tels Guardi, et lui aussi sa touche pulsionnelle préimpressionistes, Vivaldi recompose avec un génie atemporel le souffle des saisons : il

en fait un hymne et une célébration éblouissante du miracle de la Nature. Avouons que comme tout sommet artistique, d'autres compositeurs après lui se sont appropriés ses univers poétiques. Piazzolla hier, Richter aujourd'hui, démontrent un égal talent pour la variation … poétique. Programme prometteur.

LILLE, ONL
Orchestre National de Lille
Auditorium du Nouveau Siècle
Jeudi 6 décembre 2018, 20h
Vendredi 7 décembre 20h

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

Arvo Pärt
Fratres, pour violon, orchestre à cordes et percussion

Pēteris Vasks
Ventulais engelis, Méditation pour violon et cordes

Piazzolla
Invierno & Verano porteño
(extraits desQuatre Saisons de Buenos Aires)
Orchestration pour violon et orchestre à cordes de
Leonid Desyatnikov en 1999

Vivaldi
Les Quatre Saisons

Orchestre National de Lille
Direction et Violon : Mari Samuelsen

Tarifs : 5 à 55 € – Réservations sur
www.onlille.com
et à la Boutique de l’ Orchestre, 3 place Mendès France – LILLE
Renseignements 03 20 12 82 40 (du lundi au vendredi 10h-18h)
Concerts enregistrés et diffusés le 21 juin 2019 à 20h sur FRANCE BLEU NORD

Compte-rendu, concert. Dijon, le 30 nov 2018. Beethoven. N.Freire / Academy of St Martin in the Fields.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 30 novembre 2018. Beethoven. Nelson Freire et l'Orchestre de l'Academy of St Martin in the Fields. Entre Luxembourg et Berlin, une grande tournée européenne de l'Academy of St Martin in the Fields fait étape à Dijon, avec un programme exclusivement consacré à Beethoven. Murray Perahia, annoncé, devait y donner le 5ème concerto de Beethoven, « L'Empereur ». Las, après ses inquiétantes éclipses qui faisaient craindre la perte de ses moyens, il ne peut assurer son engagement de ce soir (*). Plus qu'une consolation, un miracle : c'est son aîné de trois ans, alerte septuagénaire, Nelson Freire qui le remplace. Chacun connaît **l'Academy of St Martin in the Fields**, fondée il y a soixante ans par **Neville Marriner** compte-tenu de son passé prestigieux et de l'abondance de sa production discographique. Les sonorités sont superbes et témoignent de la riche histoire de la formation, cependant l'orchestre, composé d'instruments modernes, a quelque chose de suranné dans ses équilibres : les cordes, très puissantes, dominent souvent les bois, comme dans les enregistrements d'il y a cinquante ans.

Impérial Nelson Freire



La première romance pour violon et orchestre est toujours un régal, une mise en bouche. D'emblée la séduction du jeu de **Tomo Keller** est indéniable. Le violon chante, sonore, plein et chaleureux. Les bois ne sont pas en reste, mais l'orchestre surprend, semblant ignorer la nuance « piano », et amoindrissant ainsi les contrastes voulus par le compositeur. La dynamique est réelle et ne se démentira jamais. La deuxième symphonie, qualifiée par certains de « dernière de l'Ancien régime », est quelque peu oubliée par les interprètes comme par les programmations, coincée entre sa devancière et l'Eroica. Le chef, Tomo Keller, dirige de son pupitre. L'adagio molto, pris beaucoup plus vite qu'à l'habitude

(Beethoven précise : la croche à 84 !) prend des couleurs sombres, tourmentées, dans l'urgence. L'allegro con brio est d'une rare violence, très accentué, toujours nerveux. Son développement est conduit avec clarté, mais le parti pris interprétatif gomme tout le charme et le mystère dont sont empreints les bois. Le larghetto, très lié, atteint à une plénitude que l'on pourrait parfois qualifier de schubertienne, ne manque que le sourire. Le scherzo claque, vigoureux, mais l'excitation n'est pas la joie. La démonstration, techniquement aboutie, gomme l'esprit. Le finale, allegro molto, est splendide, bouillonnant, du vif argent, insaisissable, subtil. Les contrastes y sont accusés comme jamais, un feu d'artifice. Après cette interprétation menée au sabre d'abordage, on s'interroge sur ce que **Nelson Freire** nous réserve. Chacun attend « l'Empereur »…

Les trois accords cadentiels qui introduisent le premier thème, fortissimo et expressifs, portent la marque du pianiste : la puissance, assortie d'un son, d'une couleur qui n'appartiennent qu'à lui. L'orchestre, toujours nerveux, martial, nous offre une belle pâte, somptueuse, un écrin de luxe pour un piano impérial. Le passage binaire/ternaire du premier solo est un moment de grâce, tout comme les trilles et le marcato en triples octaves. L'orchestre flamboie. Toujours concentré sur son jeu, Nelson Freire impose ses tempi, et ainsi, son dialogue avec les bois, très retenu, est admirable. Alliant une puissance surhumaine à une douceur caressante, avec une jeunesse enviable, le grand pianiste brésilien nous offre à la fois une leçon, humble, jamais démonstrative, efficace, et la joie en partage, au sens beethovenien. L'adagio des cordes ne chante guère, avec des pizz des basses toujours trop sonores. Il appartiendra au piano de nous donner ce bonheur refusé par l'orchestre. Le rondo enchaîné est… déchaîné, jubilatoire, intense, dru, fluide, aérien, avec un agogique important, qui ménage les attentes. Sous les doigts de **Nelson Freire**, on croit découvrir l'œuvre, il la joue, au meilleur sens du terme. Un moment exceptionnel d'une émotion

vraie.

Un grand bis, parfaitement approprié répond aux acclamations d'un public conquis : l'intermezzo en la majeur, op 118 n°2 de Brahms, que le pianiste affectionne particulièrement. Les polyphonies en sont claires, ça chante avec simplicité, du très grand piano.

(*) *"I'm very sorry to have to withdraw from this tour that I was so much looking forward to doing with the Academy as their Principal Guest Conductor. I wish them all the best for the concerts with Jan Lisiecki, Nelson Freire and Rudolf Buchbinder and I look forward to performing with the orchestra again in the near future*."

_____

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 30 novembre 2018. Beethoven. Nelson Freire et l'Orchestre de l'Academy of St Martin in the Fields. Crédit photographique © Gilles Abbeg – Opéra de Dijon.

COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX, La Schubertiade, le 10 nov 2018. « Un fil, la vie, un simple fil » Trio Atanassov / Alain Carré

COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX, La Schubertiade, le 10 nov 2018. « Un fil, la vie, un simple fil » Trio Atanassov (Perceval Gilles, Sarah Sultan et Pierre-Kaloyann Atanassov) / Alain Carré, récitant. **Hommage aux soldats de la Première Guerre.** Le sujet du programme était opportun en ce week end du 11 novembre 2018, centenaire de l'Armistice. Elisabeth Atanassov, directrice de la Schubertiade de Sceaux ajoute à cette célébration bienvenue, plusieurs pièces d'un violoniste virtuose, soldat enrôlé sur le front de la barbarie (1914-1918), devenu compositeur : **Lucien Durosoir**. En présence des descendants du musicien, le concert est surtout un spectacle percutant où le verbe est énoncé, projeté, incarné par le diseur acteur Alain Carré. La vie dans les tranchées – humide, alcoolisée, nauséabonde… pour le dire d'un mot, inhumaine est ainsi évoquée par le détail et l'anecdote, à travers des citations de la correspondance du soldat Durosoir à sa mère ; à travers le témoignage complémentaire contenu dans les Carnets de guerre de **Maurice Maréchal.**
Ponctuant le texte, plusieurs fragments musicaux sont joués par le **Trio Atanassov** (**Perceval Gilles**, violon / **Sarah Sultan**, violoncelle / **Pierre-Kaloyann Atanassov**, piano) : on y détecte l'intensité suggestive et qui semble recueillir les cris et l'impuissance dans la bataille, des œuvres choisies signées

Ravel (l'extraordinaire poétique de Pantoum, qui est le second mouvement de son sublime Trio de 1914), Beethoven, Schumann… De cette mise en dialogue du texte et de la musique, ce sont certainement les partitions de Durosoir qui se détachent par leur acuité émotionnelle, à la fois enivrante et recueillie (Prière à Marie de 1949, pour violon et piano : la pièce conclut avec beaucoup de sensibilité le programme). Comme on reste saisi par cette modernité palpitante qui porte et embrase le premier mouvement de son Trio en si mineur de 1927. Comme de nombreux auteurs marqués par la guerre, et davantage : qui ont affronté l'ignominie la plus terrifiante, Lucien Durosoir semble retisser un fil salvateur dans l'acte même de composer ; toute son œuvre qui suit ses années de traumatisme, exprime et transcende cette épreuve inimaginable.



Comme le dit Debussy, la musique commence où s'arrêtent les mots : la formule est idéale dans le cas de **Lucien Durosoir** dont l'intensité et la pudeur de l'écriture musicale, en disent infiniment plus que bien des discours. La réussite de ce « spectacle », à la fois concert, à la fois témoignage récité (et excellemment par l'incantatoire Alain Carré) vient de cet équilibre ténu et ici idéal entre la véhémence du mot cru, et la parure musicale qui semble l'enrober, dans les fragments de musique qui ponctuent les récits. On ne pouvait imaginer meilleure proposition, en hommage aux soldats massacrés, éprouvés sur le champs de bataille entre 1914 et 1918.
A l'issue de ce deuxième rv, il apparaît comme une évidence que par la qualité de l'offre musicale et la diversité des concerts dans leur forme et leur déroulement, La Schubertiade de Sceaux a désormais trouvé son rythme de croisière (dans l'Hôtel de Ville même) et surtout son public. L'idée de proposer aux résidents citoyens, un concert de musique de chambre dans les espaces municipaux, est exemplaire.

Prochain rv, samedi 8 décembre 2018 : Quatuor Modigliani (au programme : Mozart, Schubert et surtout Debussy, pour fêter le centenaire de la mort en 2018).

COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX, La Schubertiade, le 10 nov 2018. « Un fil, la vie, un simple fil » / Trio Atanassov (Perceval Gilles, Sarah Sultan et Pierre-Kaloyann Atanassov / Alain Carré, récitant.

LIRE notre compte-rendu du concert du 13 octobre 2018 : Programme Schubert par le Trio Atanassov / La Schubertiade de Sceaux
http://www.classiquenews.com/compte-rendu-concert-sceaux-92-le-13-octobre-2018-la-schubertiade-de-sceaux-recital-schubert-trio-atanassov/

VISITEZ le site du Trio Atanassov : www.trioatanassov.com

LIRE aussi notre **présentation générale de la saison musicale La Schubertiade de Sceaux 2018 – 2019 et ses 6 concerts événements.**

Compte-rendu, opéra. Paris, le 24 nov 2018. Rossini : La Cenerentola. Brownlee, Sempey, Crebassa… Pido, Gallienne



Compte rendu, opéra. Paris. Palais Garnier, le 24 novembre 2018. Rossini : La Cenerentola. Lawrence Brownlee, Florian Sempey, Marianne Crebassa… Orchestre de l'Opéra. Evelino Pido, direction musicale. Guillaume Gallienne, mise en scène. Reprise automnale de **La Cenerentola de Rossini** / version **Guillaume Gallienne** à l'Opéra de Paris. Le chef italien **Evelino Pido** dirige l'orchestre de la Grande Boutique et une distribution rayonnante, avec **Marianne Crebassa** dans le rôle titre et dans une fabuleuse prise de rôle. Les bijoux, musicaux, de cette reprise brillent tellement, que nous oublions presque les incongruités de la mise en scène.

Cenerentola, des cendres toujours, … et quelques bijoux au fond

Composé un an après la première du Barbier de Séville, en 1816, La Cenerentola de Rossini ne s'inspire pas directement de Perrault mais plutôt de l'opéra comique Cendrillon d'un Nicolas Isouard (crée en 1810 à Paris, lui d'après Perrault). Ainsi, on fait fi des éléments fantastiques et fantaisistes et

l’histoire devienne une comédie bourgeoise, où l’on remplace la chaussure de Cendrillon par un bracelet, entre autres. La mise en scène de Gallienne, créée l’année dernière, est toujours fidèle à elle-même, avec son décors unique bipartite inspiré d’une Naples vétuste, un travail d’acteur à la pertinence pragmatique, sans plus.

La vrai bonheur est dans la partition. Les protagonistes sont interprétés par le ténor Lawrence Brownlee et la mezzo Marianne Crebassa. Le ténor américain interprète le rôle avec une aisance confondante. Sa voix est toujours très en forme et il chante l’air du 2e acte « Si, ritrovarla io giuro » avec brio. Bon acteur, il est excellent aussi dans les nombreux ensembles, notamment dans le duo du 1e acte « Un soave non so che». Marianne Crebassa dans sa prise de rôle est particulièrement impressionnante, tant au niveau théâtral comme musical. Le timbre est beau, elle est touchante dans sa projection, élégante dans sa diction et même lors des vocalises-mitraillettes abondantes. Ainsi elle réussi l’air final « Nacqui all’affanno » avec maîtrise et émotion.

Florian Sempey interprète le rôle de Dandini avec une facilité. Il est drôle à souhait et réussi dignement la coloratura difficile de sa partition. Le Don Maginifico d’Alessandro Corbelli captive par le style et le jeu d’acteur. Alidoro, interprété par le jeune Adam Plachetka, est une très agréable surprise. Faisant ses débuts à l’Opéra de Paris, s’il paraît un peu timide au début, il suscite les tout premiers bravo de la soirée lors de son air redoutable du 1e acte « Là del ciel, nell’arcano profondo », où il révèle une technique sans défaut et des aigus stables, solides. Chiara Skerath et Isabelle Druet, interprétant les sœurs, sont drôles et légères, excellentes chanteuses et comédiennes. Félicitons de passage également les choeurs très en forme dirigés par José Luis Basso.

Rossini n’est pas forcément célèbre grâce à son écriture instrumentale, mais la direction du chef Evelino Pido est si bonne, enthousiaste et enjouée, tout en étant d’une précision particulière, qu’on arrive à mieux apprécier les moments de beauté. Sa baguette sans excès et sans lenteur, inspire sans doute les chanteurs, il y a une complicité sur le plateau et avec la fosse qui était absente à la création l’année dernière. A l’affiche au Palais Garnier de l’Opéra national de Paris les 1, 3, 6, 9, 11, 13, 17, 20, 24, 26 décembre 2018.

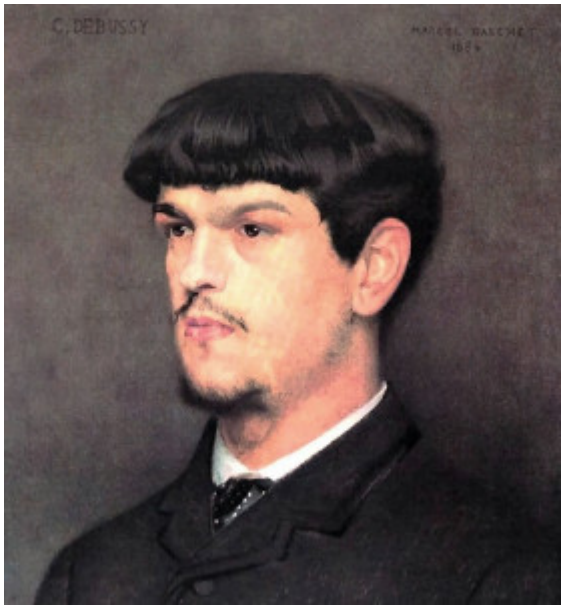
Le QUATUOR MODIGLIANI à Sceaux



SCEAUX, La Schubertiade, 8 déc 2018. Quatuor Modigliani / A 17h30, samedi 8 décembre 2018, Sceaux vit un nouveau chapitre de sa nouvelle histoire musicale dédiée à la musique de chambre. Voici donc le 3ème rv à l’Hôtel de ville de Sceaux, consacré à 3 réalisations parmi les plus convaincantes dans le genre du quatuor à cordes. Au programme, le **Quatuor Modigliani** (formé en 2003) interprète trois quatuors, genre majeur de la musique de chambre, 3 partitions marquantes de la musique au XVIIIè et au XIXè : le Quatuor K. 465 « Les Dissonances » de **Mozart** ; le

Quartettsatz de **Schubert**, enfin le seul Quatuor de **Debussy**, composé en 1892, soit 10 ans avant son opéra (lui aussi unique : *Pelléas et Mélisande*).

Les Dissonances de Mozart. Composé en 1785, le Quatuor n°19 « Les Dissonances » de Mozart est le dernier quatuor dédié à Joseph Haydn, maître pour tous, inventeur du genre et véritable étoile européenne à Vienne. Son écriture permet un riche dialogue entre chacun des quatre instruments, qui tous sont traités à égalité.
Le bouillonnant et nerveux Quartettsatz (1820) manifeste le génie de **Schubert**, en pleine crise compositionnelle. Emblématique du travail, l'opus est un mouvement de quatuor inachevé.



Rare œuvre de forme classique dans le catalogue des oeuvres de **Claude Debussy**, son unique **Quatuor à cordes** est un bijou mélodique et rythmique de grande maturité. Il utilise le principe cyclique (emprunté à César Franck, lequel avait livré son propre Quatuor quelques mois auparavant en 1890), en reprenant le thème initial dans chaque mouvement. **Le Quatuor de Debussy est un sommet du genre**, parce qu'il conclut une époque, empruntant dans sa forme classique, tout ce qui avait été produit de meilleur auparavant. 10 ans avant *Pelléas* (1902), ouvrage d'une nouvelle modernité, Debussy sait aussi considérablement régénérer la forme chambriste en enrichissant la matière musicale par de nombreux emprunts extérieurs au classique proprement dit, et qui témoigne de l'éclectisme et de l'ouverture d'une pensée novatrice, inclassable (sans jamais que l'unité de l'architecture en pâtisse) : modes grégoriens, mélodies tziganes, surtout gamelan javanais (selon sa grande

sensibilité pour le souffle oriental).
L'opus 10 est en **4 mouvements** : Animé et très décidé / Assez vif et bien rythmé (scherzo) / Andantino, doucement expressif (ample nocturne plutôt mélancolique) / Très modéré, très mouvementé et avec passion.

La sensibilité étonnante du **Quatuor Modigliani**, qui allie profondeur, énergie, précision technicienne, regard poétique et esprit de synthèse, apporte aujourd'hui un regard passionnant : un rv incontournable pour tous les amateurs de musique de chambre.



Samedi 8 décembre 2018
Sceaux, Hôtel de ville à 17h30
Quatuors de Mozart, Schubert, Debussy
Quatuor Modigliani

RÉSERVEZ VOTRE PLACE
http://www.schubertiadesceaux.fr/quatuor-modigliani-8-decembre-2018/



Cd, critique. BOCCHERINI : 5 Sonate pour violoncelle / Bruno Cocset / Les Basses Réunies (1 cd Alpha, Vannes 2017)



Cd, critique. BOCCHERINI : 5 Sonates pour violoncelle / Bruno Cocset / Les Basses Réunies (1 cd Alpha, Vannes 2017). VIOLONCELLE INTIMISTE… Il est tout à fait logique et naturel que le violoncelliste **Bruno Cocset** s'intéresse à un génie de l'instrument, lui-même violoncelliste virtuose et compositeur idéal pour la musique de chambre et donc de son instrument : **Luigi Boccherini**. La volonté d'expressivité comme d'intériorité et d'élégance, affirme une écriture qui ne manquant jamais de caractère voire d'humour et même d'autodérision parodique, se rapproche de l'excellence d'un Joseph Haydn, – l'aîné de Boccherini de 11 ans. D'ailleurs les deux compositeurs qui firent tant pour la musique instrumentale (- sans cependant égaler la tendresse éblouissante d'un Mozart), échangèrent une riche correspondance dans les années 1780, à redécouvrir.
Le programme du cd regroupe une collection de **5 Sonates pour violoncelle**, diversement accompagnées (en trio avec pianoforte / ou clavecin, et violoncelle II), ou en duo (avec un second violoncelle / ou un pianoforte)… tout cela relève d'une période riche et féconde, où derrière la virtuosité évidente, dans l'écriture du violoncelle solo, s'affirme aussi la claire

volonté d’innover, de faire évoluer le genre chambriste, comme les ressources expressives de l’instrument vedette.
L’intérêt du recueil vient de ce jeu dialogué, très fouillé et ciselé, maître des nuances qui s’établit immédiatement entre le violoncelle soliste et la partie du continuo, calibrée et articulée avec soin, en une *conversation* où chaque partie défend une égalité d’intonation comme d’expressivité. L’expérience de Boccherini lui-même dans le jeu collectif et filigrané, quand il jouait à Milan, avec les violonistes Manfredi et Nardini; l’altiste Cambini : une formation légendaire qui en dit long sur le niveau des instrumentistes, justifie le partie du cd. De ce métier d’où découle probablement une écoute idéale, – encore renouvelée quand Boccherini joue avec le même Manfredi à Paris (1767-1768, au Concert Spirituel), se précise une sensibilité unique pour l’association des parties, pour les timbres associés aussi dont témoigne le choix de **Bruno Cocset** : le violoncelliste établi à Vannes à présent, fondateur du VEMI / Vannes Early Music Institute, propose de savants et irrésistibles *meslanges* : appareillant son violoncelle enchanteur (restitution du « Bel canto » de Boccherini, par Charles Riché, 2004), aux timbres spécifiques du pianoforte (avec marteaux en bois, percussifs, percutants / et en cuir doublé…), du clavecin ou d’un second violoncelle… Une quête esthétique et sonore qui fait vibrer différemment le violoncelle selon son environnement instrumental. L’option est jubilatoire en ce qu’elle invite à l’imagination et à la redécouverte même d’un format sonore, d’une nouvelle proximité physique avec l’instrument – dispositif et réalisation encore « magnifiés » par le choix de la prise de son. On déguste donc la vitalité contrastée de ces 5 Sonates, prolongement d’un premier cd, déjà dédié au compositeur né à Lucca (Italie, 1743) et mort en terres ibériques (Madrid, 1805).

Boccherini : maître du chant instrumental



Prenons l’exemple des deux derniers ouvrages, les plus tardifs (**Sonate G 12 et G 13**) : **la G13** éblouit par un chambrisme ténu, allusif, comme une épure ciselée ; rien de tapageur dans l’écriture de Boccherini plutôt la recherche d’un chant certes délié, articulé, mais étonnamment pudique et porteur dune grande vie intérieure : en un duo dépouillé et pourtant très dense sur le plan sonore, l’ Allegro met en lumière cette voix souple et précise du violoncelle si proche de la parole, en une élégance encore plus introspective que celle de Haydn à Vienne. Bruno Cocset exploite toutes les qualités de son

instrument royal, à la sonorité particulièrement chaleureuse et aussi très fine, riche en vibrations harmoniques avec les instruments partenaires (douce langueur, divin abandon du Largo central).
Son agilité habitée pas seulement technicienne, capable de chants et contrechants, magnifiquement énoncés, sait associer éloquence et vivacité en un jeu toujours très volontaire et nuancé, entre volubilité et virtuosité.

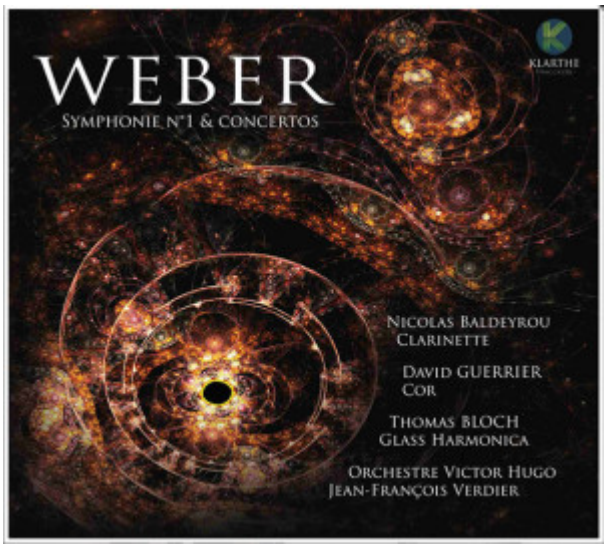
Puis la G12, apporte une couleur sonore plus riche encore ; évidemment le trio composé ici, du violoncelle 2 et du piano, partenaires du violoncelle soliste, sonne plus séducteur que le duo G13. L'Allegro moderato est aimable et virtuose, il contraste avec la sombre et noble profondeur du Grave central, moment suspendu. Le Minuetto conclusif ne manque pas de caractères ni de nuances que les interprètes font surgir avec une belle subtilité expressive, sachant accorder à chaque section, le sentiment et l'intensité qui sont en jeu.

De façon générale, on admire ici autant la prouesse technicienne du violoncelliste vedette, que l'originalité et la sensibilité de sa proposition interprétative, qui rétablit cette élégance défricheuse et expérimentale d'un Boccherini, égal en invention et nuances à Haydn et Mozart. On est déjà impatient d'écouter le prochain opus que Bruno Cocset, lui aussi, curieux autant qu'orfèvre, voudra bien consacrer à d'autres oeuvres du génial Boccherini. Ce cycle Boccherini est désormais le plus passionnant à suivre, parmi ceux récemment réalisés.

BOCCHERINI. Sonate per il violoncello, Vol. 2 (G 1, 2, 5, 12 et 13) – Les Basses Réunis, Bruno Cocset (1 cd **Alpha / enregistrement réalisé à Vannes, 2017**)

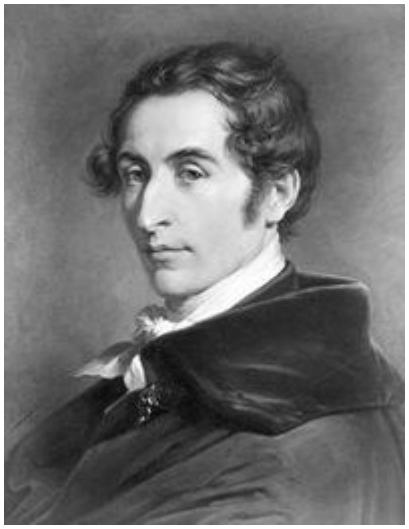
BRUNO COCSET, CELLO
EMMANUEL JACQUES, CELLO CONTINUO
MAUDE GRATTON, PIANOFORTE
BERTRAND CUILLER, CLAVECIN

CD, critique. WEBER : Symphonie n°1, Concertos (Orchestre Victor Hugo / JF Verdier (1 cd Klarthe records, 2015)



CD, critique. WEBER : Symphonie n°1, Concertos (Orchestre Victor Hugo / JF Verdier (1 cd Klarthe records, 2015). Voilà un programme passionnant en ce qu'il s'intéresse à l'exploration instrumentale de Weber, en particulier à travers ses rencontres avec des instrumentistes d'envergure à Munich en 1811… On oublie trop

souvent l'essai symphonique de l'auteur du Freischütz (1821), opéra fantastique qui doit sa puissance onirique à son écriture orchestrale. Ici, la verve et l'imagination dont fait preuve Carl Maria dans son premier opus symphonique, étonne et saisit l'écoute. Ce nouvel opus discographique est à classer au nombre des meilleures réalisations de **l'Orchestre Victor Hugo** et son directeur musical **Jean-François Verdier** qui déploient une implication communicative dans chaque épisode, symphonique et concertant, éclairant chez Weber, cette intelligence critique, exploratrice de nouvelles sonorités instrumentales autant que climatiques.



Carl Maria von Weber y gagne un nouveau visage, celui d'un apprenti sorcier, amateur de timbres associés, souvent inédits. Ainsi l'apport de cette Symphonie n°1… L'élève de l'abbé Vogler à Vienne s'y montre doué pour les évocations frémissantes, aussi dignes de Schubert que de Mendelssohn. Le futur directeur de l'Opéra allemand à Dresde démontre une réelle facilité dramatique, hautement théâtrale même qui innerve son écriture symphonique, ce dès le premier mouvement, à la fois solennel et palpitant, d'une évidente grandeur, jamais démonstrative. Datée de 1807 (mais publiée en 1812, et très critiquée par son auteur, plus investi dans l'opéra), c'est à dire oeuvre de jeunesse, la Symphonie n°1 rayonne d'un sentiment de conquête et de jubilation qui électrise même une écriture brillante (en ut), dont le second mouvement indique le sens de la coloration et d'une certaine intériorité pastorale (solos instrumentaux dont le hautbois). Débridée, décousue, la Symphonie n'a pas il est vrai l'ossature ni la cohérence architecturée de ses ouvertures d'opéras.

WEBER, symphoniste concertant expérimental

Plus mûre, l'écriture du **Concerto pour clarinette n°2**, affirme un tempérament virtuose qui célèbre alors le talent d'un clarinettiste devenu ami, rencontré en 1811 à Munich, Heinrich Bärmann (mort en 1847) dont l'instrument à 10 clés lui permettait de faire briller une technique véloce à la sonorité moelleuse, y compris dans les passages les plus redoutables (suraigus / très graves). L'opus 74 créé en novembre 1811, explore grâce au soliste au jeu vertigineux autant qu'enchanteur, toutes les facettes expressives de la clarinette, qu'il associe amoureusement et sensuellement aux timbres de l'orchestre (cor et basson en particulier). L'intériorité et la profondeur du jeu de **Nicolas Baldeyrou** éclairent la souple élégance, à la fois noble et enivrée du mouvement central (Romanza) ; la couleur et le caractère parfaitement énoncés écartent définitivement l'éclat viennois et son essence virtuose vers un sentiment rayonnant et intérieur, totalement… souverainement romantique (et qui s'apparente dans le chant de plus en plus extatique de la clarinette à un vaste lamento d'opéra). Le Rondo (alla Polacca) frappe lui aussi par sa forte caractérisation. L'accord entre le soliste et l'orchestre est idéal.

Le Concerto pour cor magnifiquement ciselé et articulé par le soliste **David Guerrier** confirme que le label Klarthe est bien celui des grandes personnalités solistiques, capables de marquer l'écriture concertante par leur engagement et leur

vision, un geste singulier et recréatif d'une grande portée poétique ; il informe aussi que Weber connaît bien le caractère chantant de l'instrument pour lequel il crée des modulations et des passages harmoniques d'une souple profondeur (mouvement central : Andante con moto) ; on distinguera surtout l'éloquence typée, d'un tempérament inouï du dernier mouvement lui aussi « alla Polacca », où le soliste époustoufle par sa virtuosité très incarnée et personnelle.

La recherche de couleur et de sonorité magicienne se déploie dans **l'Adagio et rondo pour harmonica de verre** d'une noblesse suspendue grâce au talent du soliste ici (**Thomas Bloch**), d'une sensibilité évanescente et iridescente même comme l'est ce diptyque en tout point enivrant (1811). Weber fait preuve d'une curiosité quasi expérimentale, jouant avec le son flûté et d'orgue, comme un carillon lointain aux teintes filigranées auxquelles répond l'orchestre lui aussi diaphane (en particulier dans les réponses de la première moitié du Rondo / Allegretto final). Réjouissant et original programme.

CD, critique. WEBER : Symphonie n°1, Concertos (cor, clarinette)… Orchestre Victor Hugo. Jean-François Verdier, direction (1 cd Klarthe records, enregistrement réalisé en décembre 2015)

Carl Maria von Weber :
Symphonie n°1 en do majeur, op.19
Concertino en mi mineur pour cor et orchestre, op.45 (David Guerrier, cor)
Adagio et rondo en fa pour glass harmonica et orchestre (Thomas Bloch, glass harmonica)

Concerto n°2 en mi bémol majeur pour clarinette et orchestre, op.74 (Nicolas Baldeyrou, clarinette)
Orchestre Victor Hugo
Jean-François Verdier, direction

PLUS D'INFOS : http://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/weber-detail

---

CD, annonce. PUY DU FOU, les musiques (1 cd Warner classics)

CD, annonce. PUY DU FOU, les musiques. Pour les 40 ans du «Meilleur Parc du Monde», la cinéscénie du **Puy du Fou en Vendée**, étendard de l'excellence du divertissement et des parcs de loisirs made in France, – et qui s'exporte jusqu'en Russie, Warner classics édite en 21 séquences musicales, le best of de l'habillage sonore qui contribue à la magie vendéenne. Voici donc les aventures épiques du Puy du Fou : La Cinéscénie, Les Chevaliers de la Table Ronde, Le Secret de la Lance, Le Signe du Triomphe, Le Dernier Panache, La Renaissance du Château, Les Orgues de Feu, Les Vikings… soit plusieurs musiques élaborées par Carlos Nunez, entre autres, et aussi Nick Glennie SMith, Nathan Stornetta… Chaque musique a vocation à créer l'ambiance historicisante du parc dont la thématique s'inscrit dans l'histoire vendéenne ; c'est une invitation à un voyage dans le temps, immersion souvent médiévale, mais aussi Renaissance et Baroque, puis à l'époque des Lumières…



PAVAROTTI, en chanteur populaire



Télé, ARTE. Sam 22 déc 2018, 22h20. PAVAROTTI, chanteur populaire : hommage 10 ans après sa mort. Le 6 septembre 2007, à la mort de Luciano Pavarotti, les hommages se multiplient dans le monde entier, d'une ampleur sans précédent pour un chanteur d'opéra : journalistes, chanteurs, professionnels de la musique classique et de la variété internationale : car Luciano, l'unique, fut aussi un artiste hors norme, capable de croiser classique et opéra, avec bon nombre de disciplines, ouvrant désormais, du moins à son époque, l'univers élitiste du lyrique et de l'orchestral, à un très vaste public. Les avis et témoignages au moment de sa mort sont unanimes. Qu'ils soient rendus par la presse, les politiques ou les professionnels de l'art lyrique, tous s'accordent sur une chose : plus qu'aucun autre parmi ses collègues et prédécesseurs, Luciano Pavarotti a rendu l'opéra populaire et accessible au grand public. Une volonté découlant d'une obsession du chanteur, qui le métamorphosera progressivement en authentique icône pop.

Documentaire tourné en France, en Italie et aux États-Unis, riche en extraits musicaux et en archives rares, ce portrait convoque les témoignages de stars telles que Sting, Plácido Domingo, Zubin Mehta ou Ruggero Raimondi. À l'instar de Pavarotti, le film contribue à sa manière à faire tomber les barrières entre opéra et grand public. Documentaire de R Pieri et RJ Bouyer (France, 2017, 52mn) – déjà diffusé en sept 2017.

LIRE AUSSI notre **dossier spécial LUCIANO PAVAROTTI** au moment de sa mort en 2007, soit il y a 10 ans / « Luciano Pavarotti, ténor (1935-2007). Portrait » http://www.classiquenews.com/luciano-pavarotti-tnor-1935-2007-portrait/



Le style Pavarotti … Le ténor n'a chanté qu'en italien, osant quelques airs en français, approchés en récital, jamais dans le cadre d'une production: Don José (Carmen de Bizet), Werther de Massenet (Pourquoi me réveiller?). Son souci de la clarté et de la diction n'ont pas à pâlir… Piètre acteur, du fait, avec les années, de son embonpoint (le géant de 1,90m pesait selon les périodes entre 90 et 120 kg), Luciano Pavarotti a réussi le tour de force de tout concentrer, dramatisme et intensité, tension et émotivité, dans sa seule voix. Une voix prodigieuse par sa projection claire et naturelle, un timbre "solaire", rayonnant et tendre, à la fois héroïque et raffiné. Qui a vu et écouté l'interprète, ait resté saisi par le charisme de chacune de ses prestations: l'expression passe chez lui par le feu de la voix, par l'acuité du regard, l'incandescence voire la fulgurance de l'émission naturellement timbrée et musicale.

Les 10 rôles de Luciano Pavarotti

1961
Rodolfo (La Bohème de Puccini), Teatro Reggio Emilia

1964
Idamante (Idoménée de Mozart), Festival de Glyndebourne

1965
Nemorino (L’Elixir d’amore de Donizetti), Opéra de Melbourne

1967
Arturo (Les Puritains de Bellini), Opéra de Catane

1971
Riccardo (Un Bal Masqué de Verdi), San Francisco

1974
Rodolfo (Luisa Miller de Verdi), San Francisco

1977
Manrico (Le Trouvère de Verdi), San Francisco

1981
Radamès (Aïda de Verdi), San Francisco

1991
Otello (Verdi), Chicago

1996
Andrea Chénier, New York